

## **Cousu de sang rouge** Autour du *Fil blanc* du Théâtre Incliné

Marie-Louise Bibish Mumbu

Numéro 147 (2), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Bibish Mumbu, M.-L. (2013). Cousu de sang rouge : autour du *Fil blanc* du Théâtre Incliné. *Jeu*, (147), 38–42.

MARIE-LOUISE  
BIBISH MUMBU

# COUSU DE SANG ROUGE

## Autour du *Fil blanc* du Théâtre Incliné

Écrivaine et dramaturge, Marie-Louise Bibish Mumbu est l'une des rares voix féminines congolaises. Née au Zaïre où elle a grandi, elle étudie et travaille en République démocratique du Congo (ex-Congo Belge, ex-Zaïre), son écriture s'imprégnant et se nourrissant de la ville de Kinshasa, de ses rues et de ses habitants – lien dont rend compte son roman *Samantha à Kinshasa* (Éditions le Cri, 2008). Établie à Montréal, elle y poursuit ses travaux d'écriture. Elle est notamment coauteure des « Moziki littéraires », exercices d'analyse et d'introspection diffusés sur le blogue <africultures.com>. Membre du CEAD, elle a participé notamment à l'événement *Nous ?* en avril 2012 au Monument-National, à la table ronde « Les femmes et la guerre » en octobre 2012 au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, à propos du *Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012) et de la réalité des femmes comme champ de bataille.

Agente de projet au Y des femmes de Montréal dans le service de Leadership, elle travaille auprès de fillettes de 8 ou 9 ans, les amenant à développer une pensée critique pour faire face aux stéréotypes, aux pressions et aux influences de leurs pairs, et prévenir les impacts

de la sexualisation. Aux jeunes filles et aux femmes, elle propose des outils pour faciliter leur intégration et leur participation à la société québécoise, tout en éveillant chez elles le militantisme.

**Elle siège au conseil d'administration de la Table des groupes de femmes de Montréal.**

Il y a des histoires comme ça, des histoires de sang ! Il y a surtout plein d'objets du quotidien fabriqués de sang rouge : des téléphones cellulaires, des ordinateurs portables, des lecteurs de musique et tous ces gadgets que nous aimons tant. Il y a, en parallèle à ces histoires, des assertions selon lesquelles une femme n'est pas capable de construire ni de développer un pays.

On dit ça, du côté de là d'où je viens. On dit aussi, un peu partout dans le monde, que ne peut comprendre une réalité que celui ou celle qui y a plongé un moment dans sa vie. L'imaginaire collectif le confirme et le répercute.

J'étais un peu comme ça, moi aussi. Puis je suis allée voir *le Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012), et l'envie de parler ne me quitte plus.



Nadine Walsh dans *le Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012). © Caroline Laberge.

Peter Sellars, personnage influent dans le milieu du théâtre et de l'enseignement, disait dans une conférence, il y a plusieurs années, que le théâtre, c'est dire des choses très, très difficiles, douloureuses, mais avec amour. Si on ne les confrontait pas, elles deviendraient encore pires. On ne peut pas vivre et chercher à éviter les choses. Le but du théâtre serait donc, d'après lui, d'abord d'identifier les choses dont on a le plus peur dans la vie, d'aller directement vers elles et de vivre chaque jour avec la plus grande douleur, personnelle et sociale. Ne pas mourir avec, mais vivre avec. Ne pas devenir triste et dire : « Qu'est-ce que l'on peut faire ? Rien. »

Vivre avec, et essayer de. C'est le sentiment que j'ai eu en regardant *le Fil blanc*... J'ai pensé au pays d'où je viens, à ce que je connais, et j'ai pu le regarder en face sans peur ni colère, d'abord à distance, assise dans une belle salle de spectacle très intimiste, dans un ailleurs au décor paisible, et puis j'ai refait le voyage ! C'est exactement ce qu'a voulu faire José Babin dans sa démarche de création :

*Le Fil blanc* est une œuvre qui s'est construite lentement, du bout des doigts pour aborder un thème bouleversant. En tant que femme, j'ai longtemps tourné autour du sujet. Je ne voulais pas y entrer, il me faisait peur. C'est un tabou tellement profond... Les pratiques inhumaines qui dévastent le corps des femmes au nom de la guerre font rage à travers le monde. Chaque jour, une nouvelle sur le Web, un article, une revue me jette aux yeux des images qui me révoltent. Je suis en colère. À quelle sorte d'humanité ce monde-là peut-il donner naissance ? Question plus grande que nature... (Dossier de presse)

Qu'est-ce qui s'exprime, qu'est-ce qui ne peut être discuté en public dans une société polie ? Le théâtre grec, c'était cela. Ses thèmes soulevaient des problèmes impossibles à mentionner en public : nous avons tué notre mère, j'ai été violée, comment sont traitées les prisonnières de la dernière guerre, c'était affreux, on ne discute pas. Les Grecs ont basé le théâtre sur ces questions, ils ont rassemblé tous les citoyens – 20 000 personnes –



Camp de déplacés à Goma, Nord-Kivu, République démocratique du Congo. © Gilles Cnockaert/Caritas Internationale (photo gracieusement prêtée à AFEDE).

présents au même instant pour parler des choses les plus angoissantes d'une société, pour en parler avec de la danse, de la musique, de la poésie. Parce que, comme ça, on a peut-être la possibilité de supporter cette discussion. Nous vivons dans une période où les informations sont très censurées, avec une violence terrible, avec un racisme épouvantable. Le seul moyen de lutter contre cela, c'est la culture... Il y a des pays, comme les États-Unis, pour qui le reste du monde ne signifie rien, parce qu'en eux-mêmes ils ont dimension de continent. Il y a des pays, comme la République démocratique du Congo, pour qui le reste du monde signifie le paradis, parce que dans ce sous-continent où les gens vivent, on ne sourit pas beaucoup !

Depuis ce spectacle, j'ai cette phrase qui me trotte dans la tête : « Faut faire quelque chose, je ne veux plus croiser les bras en silence. » La première chose à faire serait de décoloniser l'imaginaire...

Un ogre viole une femme-montagne qui enfante un monstre qui, à son tour, va aussi violer une femme-montagne qui enfantera un monstre qui violera encore une femme-montagne et ainsi de suite...

D'où je viens, les descendants de ces ogres, on les appelle les « enfants-serpents ».

C'est un Congo dit démocratique, mais où pourtant 1 152 femmes sont violées par jour, 48 par heure, et ça fait plus de quinze ans que ça dure ! Certains diront que ce ne sont que des chiffres... Imaginez que chaque jour, si tous les habitants de la municipalité de Sainte-Hélène-de-Bagot étaient des femmes, celles-ci se fassent violer... Chaque jour...

Je me souviens de l'histoire de cette fille, Mapendo. Violée, prostituée, excisée, victimisée, écrasée, chosifiée, pornographiée, exilée, piétinée par une bande de rebelles et, pour couronner le tout, enceinte de ses agresseurs, des types qui se prennent pour des héros et qui croient en un combat qui n'a pas de nom. Mapendo donc, enceinte, regardait tous les jours avec horreur son ventre prendre du volume. Par tous les moyens, elle a essayé d'interrompre elle-même sa grossesse sans y parvenir. Alors pendant près de huit mois, elle a vécu comme si elle n'était pas enceinte, portant des charges, travaillant comme un nègre, se fatiguant dans des corvées qui n'étaient pas les siennes. Elle détestait cet enfant, disait-elle. Elle se tailladait le ventre au couteau et ne réussissait qu'à se blesser, à saigner sans faire partir sa grossesse. Puis un matin, elle a décidé de « couper le fil »...

Mapendo s'est juré d'aimer son enfant tous les jours de sa vie, de le protéger et de lui offrir le meilleur, car, comme elle le lui a dit juste avant sa venue au monde : « Tu es plus fort

que la mort. Dieu sait que j'ai tout fait pour t'ôter la vie et tu as survécu... alors tu vivras, et celui qui osera te toucher devra d'abord me passer sur le corps ! »

C'est ce que j'ai vu dans *le Fil blanc*. José Babin et Nadine Walsh, sans parole et en gestes, avec le décor, la voix *off*, les marionnettes et le violon de Guido Del Fabbro, m'ont fait voyager de Montréal à Bukavu sans m'arrêter à leur couleur de peau. J'étais assise au studio Jean-Valcourt du Conservatoire d'art dramatique et, en même temps, à Kinshasa avec des jeunes filles âgées de 14 à 16 ans à qui je disais, au cours d'un atelier d'écriture, qu'elles ont aussi leur place dans la construction du mur de la vie, aussi jeunes et aussi femmes soient-elles. J'étais en même temps à Goma avec cette femme, Vumilia, mentor au sein de l'association catholique Caritas et rescapée de vie après avoir été kidnappée, violée, obligée de devenir « épouse » d'un rebelle de qui elle a eu des triplés.

Pour moi, les arguments de Sellars en 1994 restent d'actualité parce qu'ils traversent le temps, les époques, les genres. Il disait : « Le théâtre, c'est une espèce d'activisme pour dire qu'un seul être humain est quelque chose d'immense. Vraiment, dans *Hamlet*, la question est : vivre ou ne pas vivre, regarder le monde comme une espèce de rêve ou être réveillé et actif, engagé avec ce qui est pourri au royaume de Danemark, et s'engager d'une façon directe ou indirecte. Molière pose le problème de la survie, il faut avoir une stratégie. On ne peut pas simplement toujours insulter les gens. Je sais, j'ai insulté pas mal de gens quand même, mais il faut vivre toujours la prochaine bataille. Il ne faut pas se suicider. Il y a une certaine gloire dans le suicide, mais enfin<sup>1</sup>... »

Œdipe-Roi, Hamlet, Macha dans *les Trois Sœurs*, ne sont pas des *success stories*. Le théâtre, c'est l'histoire des grands échecs. Bien entendu, on n'arrive jamais à changer ce monde, mais il faut continuer à essayer quand même. Personne ne va nous remercier. Harry Truman a dit : « Si tu veux de la reconnaissance, achète-toi un chien. »

Ce monde n'est pas fait pour ça. Et c'est pour ça qu'on est très ému par Roméo et Juliette, parce qu'ils n'ont changé ni les Capulet ni les Montaigu. Les Capulet et les Montaigu restent toujours horribles. Mais deux personnes ont dit : « Nous refusons de vivre comme ça. Vivons à part et nous créerons un monde au moins entre nous, dans lequel ça vaut la peine de vivre. »

---

1. Conférence donnée par Peter Sellars au Conservatoire national supérieur d'art dramatique/Maison de la Culture 93 à Bobigny, dans *Théâtre et histoire contemporains*, Arles, Actes Sud, coll. « Apprendre », 1994.





*Le Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012). Sur la photo : Nadine Walsh et José Babin. © Caroline Laberge.

Ils n'ont pas réussi mais, 500 ans plus tard, on raconte toujours leur histoire parce que ça donne un moment de gloire et de joie dans l'âme. Il y a quelque chose dans cette tristesse qui donne du courage. Alors on continue de jouer l'histoire de ces deux jeunes, qui étaient désespérés parce qu'ils refusaient de vivre entourés de haine, de racisme, et cette façon de dire : « Ces gens sont bien, ces gens sont mal. »

Dans la pièce de José Babin, comment mettre fin au cycle d'horreur ? En coupant le fil blanc, symbole de la répétition et de la répercussion de l'horreur. Mapendo l'a fait, en décidant un avenir différent pour son enfant. Vumilia le fait chaque jour au sein de l'association Caritas. C'est ce que les créatrices font aussi avec ce spectacle. Et c'est un brin d'espoir, qui ne viendra jamais des gouvernants ni des entreprises minières ni de leurs organisations humanitaires créées sur le vif... L'art a le pouvoir de toucher, de transformer et d'inciter les gens à agir. C'est Ève Enslér, l'auteure des *Monologues du vagin*, qui le dit.

Agissons.

*Le Fil blanc* m'a touchée au plus profond de moi, et depuis je ne cesse d'en parler autour de moi. Il faut passer à l'action en face de tous les ogres qui peuplent cette terre. Ceux qui violent, ceux qui ferment les yeux et ceux qui ne voient rien. Les sous-sols du Kivu, à l'est de ce Congo dit démocratique, contiennent 80 % des réserves mondiales de coltan indispensable à la production des téléphones mobiles, de

certain ordinateurs et des consoles de jeu. Le gouvernement ferme les yeux, les entreprises minières internationales servent et les agresseurs déguisés en rebelles et héros de je-ne-sais-quoi font du *business* en ravageant la femme d'où ils sont sortis.

Les conséquences à moyen et long terme, tout le monde s'en moque. Il faut faire du *cash*, acheter la maison de ses rêves sur le sang des autres, qu'importe ! Demain, on ne sera plus là, c'est cela ? Et vos enfants, et les enfants de vos enfants, vous y pensez ?

Après le déluge laissé en héritage par Mobutu, le président le plus connu du Congo dit démocratique, Zaire à l'époque, tous les gouvernements qui se sont succédé dirigent le pays comme des somnambules. C'est à dormir debout ! Viol, brutalité, désespoir, abandon, une histoire hélas ! très familière dans certains coins du globe. Siècle du téléphone mobile et de la mondialisation... Quelle ironie, n'est-ce pas ?

José Babin et Nadine Walsh n'ont pas eu besoin de se déplacer partout au Congo ou dans le monde avant de pouvoir conter cette histoire. Elles l'ont juste fait. Pour dire leur ras-le-bol, j'imagine, et leur solidarité pour ce qu'endurent toutes les femmes-montagnes à travers le monde. Une solidarité qui ne s'oublie pas, non pas celle de la race, non pas celle de la proximité géographique, non pas celle de la couleur, mais la solidarité des larmes versées... ■